

AMELIA GRAY

CINQUANTE FAÇONS
DE MANGER SON AMANT

CINQUANTE FAÇONS DE MANGER SON AMANT

Quand il t'offre à boire, introduis un couteau dans son nez et prélèves-en un morceau.

Quand il veut savoir ce que tu fais dans la vie, casse un verre à orangeade et plante-le lui dans l'échine.

Quand à voix haute il se demande s'il t'arrive de ressentir ça pour quelqu'un, d'un coup de dent, sectionne-lui la langue.

Quand il te dit que tu as un corps magnifique, serre fort son tendon d'Achille entre tes doigts.

Quand il glisse la main sous ta cuisse, tranche le lobe de son oreille.

Quand il te persuade de rester dormir, plonge tes dents dans sa clavicule.

Quand il te demande si tu prends la pilule, contracte ton plancher pelvien pour éjecter son pénis.

Quand il se réveille le matin, coupe-lui les cils et sniffe-les.

Quand il fait le lit, taille la veine au creux de son coude.

Quand il passe chez toi après le boulot, fracasse-lui le crâne à coups de démonte-pneu et lèche son cerveau.

Quand il t'offre un livre qu'il aime, plonge-le dans une friteuse.

Quand il te propose de le revoir, poignarde-le avec un cutter et suce la plaie.

Quand il te demande quel film tu as envie de voir, enroule une corde de piano autour de ses testicules jusqu'à ce qu'elles te tombent dans la bouche.

Quand il te prend en photo, moude ses orteils au pilon.

Quand il te demande où tu étais toute sa vie, referme tes mâchoires dans la chair de son flanc.

Quand il veut savoir si tu vas parler de lui dans tes livres, enfonce-lui un tire-bouchon dans le tibia et mâche ce qui s'enroule autour

Quand il t'emmène rencontrer ses parents, étouffe-le avec un oreiller et croque son majeur.

Quand il installe ses livres dans ton appartement, râpe l'articulation de ses doigts.

Quand il ramène un chiot à la maison, écorche ses talons au rasoir.

Quand il te dit qu'il t'aime, coupe la peau de ses doigts avec une feuille de papier et suce le sang.

Quand il te demande de l'épouser, fait frire son prépuce à la poêle.

Quand il t'emmène à Paris, déchire-lui le poignet et gobe-en le tendon.

Quand il te construit un bureau, prélève un bout d'os de sa hanche à l'aide d'un poinçon.

Quand il te dit de débarrasser le plancher, force sa rotule au couteau à huitre pour y glisser ta langue.

Quand il rentre tard du travail et refuse de s'expliquer, décolle une couche de peau de son visage.

Quand il claque la porte, saupoudre ses tétons d'acide citrique et tête.

Quand il embrasse quelqu'un d'autre, écorche-lui l'abdomen.

Quand il te dit désolé, arrache-lui le nez.

Quand il se plaint que tu ne l'aimes pas, arrache-lui une poignée de cheveux et mets-la dans tes céréales.

Quand il veut savoir si tu l'as bien compris, presse le pouce sur son œil et sucés-en la substance visqueuse.

Quand il te dit qu'il est navré que tu le prennes comme

ça, arrache-lui les ongles des pieds et saupoudre-les sur une salade.

Quand il prétend avoir besoin d'un break, fourre sa main dans un grille-pain.

Quand il arrive avec des fleurs, grignote-lui les poils des bras.

Quand il te propose une balade, écrase son coude dans un étau.

Quand il te supplie de le reprendre, cale tes doigts sous sa dernière côte et tire.

Quand il te fait couler un bain, ampute-le de son petit orteil.

Quand il t'offre son bras, écrase la chair de son cou sous ton poing.

Quand il te demande de porter la robe qu'il aime, découpe une tranche de sa fesse et sers-la toi sur un plateau.

Quand il veut savoir si tu penses qu'il ferait un bon père, fais griller ses viscères.

Quand il s'émerveille qu'autant de temps se soit écoulé, ronge la peau entre ses doigts.

Quand il te demande de baisser d'un ton à la soirée de Noël, verse-lui du vin dans l'oreille et bois ce qui en sort.

Quand il apprend à tes enfants à conduire, broie-lui le menton avec tes dents.

Quand il t'invite à dîner pour votre anniversaire de mariage, serre son avant-bras entre tes doigts jusqu'à ce qu'il éclate.

Quand il avoue te trouver un peu pâle cette année, tranche-lui la gorge avec un coin émoussé.

Quand il t'emmène chez le médecin, prends une scie à main et découpe un nœud dans le muscle en haut de sa cuisse.

Quand il reste là avec toi sans rien faire pendant des mois, arrache le bout de son pouce d'un coup de dent.

Quand il dit à l'infirmière de l'hospice de vous laisser seuls, enfonce-lui un tube dans le larynx.

Quand il dit que vous avez passé une belle vie à deux, force un doigt dans sa bouche et arrache-lui la peau du palais.

Quand il te dit que tu vas lui manquer, enfonce-lui une cuillère dans le nombril.

Quand il te dit au revoir, dévore-lui le cœur.

LE TÊTE À TÊTE

La femme et l'homme dînent en tête-à-tête pour la première fois. Un dîner en tête-à-tête ! La femme essuie une trace de rouge à lèvres sur son verre d'eau. L'homme fait tourner son couteau à beurre dans sa main encore et encore et encore et encore. Tous les deux ont envie d'aller aux toilettes. Pourquoi est-ce toujours comme ça pendant les dîners en tête-à-tête ? L'homme s'excuse. Restée seule à la table, la femme se gratte l'avant-bras un peu trop fort et arrache un lambeau de peau avec son ongle. Elle essaie de le replacer mais elle n'y parvient pas, même en plaquant la main dessus. Il s'enroule sur lui-même comme la pelure d'un crayon. La femme est consternée. Au retour de l'homme, elle glisse les mains sur ses genoux. Il tire sa chaise et s'assoit lourdement. Posant les yeux sur lui, la femme refrène alors un éclat de rire, la main sur sa bouche. L'homme doit s'être lavé trop énergiquement le visage au lavabo, car son œil gauche et sa pommette semblent disjoints. Des bouts de serviette en papier sont collés sur sa joue. Il s'est effacé le visage ! Voyant l'hilarité de la femme, il se renfrogne et l'observe d'un regard noir, jusqu'à ce qu'elle lui révèle le lambeau de peau sur son bras ; il se met

alors à rire avec elle. Se munissant de son couteau à beurre, il se gratte la peau, pour assortir leurs avant-bras pendant qu'elle se tire sur la pommette pour y sculpter un angle net. Il saisit son le pouce et le tord de toutes ses forces. Le doigt se détache avec un bruit sec et d'un grand geste du bras, il le jette vers la cuisine. La femme se dénude les seins et, d'une pichenette, envoie voler comme des mouches un jour d'été ses tétons qui tombent par terre. Posant par mégarde le talon dessus, un garçon de café glisse et s'étale de tout son long sur le carrelage.

Les autres clients observent ce duo central depuis déjà un moment. Sous la peau du couple, un lambris translucide apparaît : une carapace, une coquille sous-cutanée. Leurs corps sont des mannequins portant une peau, des vêtements et de la couleur.

Un air hagard pénètre tous les visages. Les gens s'effacent mutuellement les chairs avec des serviettes imprégnées de vin. Une femme ronge son enfant dans sa chaise haute. Soulevant son postiche roux, un homme révèle quelques pathétiques mèches de cheveux blonds enduits de colle, qu'il enlève d'un seul mouvement et fourre dans sa chemise. Un autre homme fait sauter les boutons de sa braguette. Ses poils pubiens s'envolent tels des fleurons de pissenlit. L'homme braille et la femme lui arrache la queue, qu'elle lâche dans un bol de soupe. Pourquoi est-ce toujours comme ça avec la soupe ?

On débarrasse les tables de leur nappe et on les frotte

jusqu'à ce qu'elles perdent leur couleur. Un garçon de café lâche un plateau de viande par terre, l'essuie contre son cul avant de s'en servir de plastron pour affronter le cuistot, un homme corpulent au visage cloqué. S'emparant des torchons de la plonge, celui-ci entreprend de se nettoyer, révélant une silhouette sans relief dégouttant de colère et de honte. Il renverse une casserole d'eau de pâtes bouillante sur le garçon de café, lui-même libéré de ses oreilles, de ses cheveux, de son derme et de ses gants blancs, qu'il passait autrefois à l'eau de javel chaque soir et qui bouchent maintenant le siphon de la cuisine, en compagnie d'un jambon de Pâques visqueux et d'une dentition complète.

La salle se contracte. Une femme hurle, mais quelqu'un glisse une cuillère à dessert sous un muscle de son cou et envoie son larynx s'écraser au sol, moment qu'elle choisit pour prendre ses seins à pleines mains, les arracher à son corps et les plaquer contre sa gorge. Les seins laissent échapper deux hurlements jumeaux qui avalent un homme adulte tout entier. La chair est siphonnée dans un bol puis versée sans discrimination dans une horloge de parquet, qu'on incendie ensuite avant de la pousser dans la rue.

Un cri de ralliement s'élève, un cri de reconnaissance mutuelle. Ce n'est pas une agonie aveugle. C'est une fête ! Chaque élément de l'armure intérieure des individus brille d'un tel lustre rutilant que même la lumière du passé récent et de l'avenir parvient à en jaillir et éclate dans une explosion de verre, recouvrant tout d'une LUMIÈRE

aveuglante, cicatrisante, sanglante et hurlante parce que la VIE, c'est ça, connards ! C'est ça que ça veut dire d'être en vie !

LE PASSAGE DE L'OUEST

Je savais que cet homme causerait des ennuis. Il portait un lourd sac marin sur une épaule sans sembler remarquer sa taille et frôlait de près tous les sièges sur son passage. Les gens derrière lui étaient contraints de s'arrêter et de poser leurs affaires, en attendant qu'il ait fini de câliner les appuie-tête. Il était habillé comme un jeune mais il avait la peau blanche et grêlée du type proche de la cinquantaine. Lorsqu'il m'a souri, j'ai planté profondément mon regard dans le sien, pas sur lui mais en lui, là où il y avait une chance qu'il se heurte à mon mur personnel. Une astuce qu'il m'a fallu trente ans pour maîtriser. À partir de là, entre nous, les choses ont été claires.

– Salut princesse, a-t-il dit à la fille assise à côté de moi.

Elle l'a ignoré, tripotant nerveusement une bretelle de soutien-gorge qui dépassait de ses vêtements.

Il portait une lourde chaîne en argent autour du cou et une gourmette à maillons plats enserrait son gros poignet. Des poils commençaient à repousser sur ses bras rasés. Il avait des ongles soignés et parfaits, à part à son index gauche, où

l'ongle était manquant, remplacé par une peau rose comme la langue d'un chat.

Il a rajusté son sac sur son épaule.

– T'as un beau sourire, a-t-il glissé.

Il sentait le sandwich aux boulettes de viande.

– On te l'a déjà dit ? a-t-il ajouté.

– Non, a répondu la fille.

– Qui t'a faite si belle, alors ? C'est le paradis qui t'a faite comme ça ?

Elle s'est tournée vers la vitre mais on voyait dans son reflet qu'elle souriait. À l'extérieur, une femme qu'on n'avait pas laissée accéder au quai hurlait, à plat ventre sur le trottoir.

L'homme a passé son chemin et la fille a poussé un profond soupir.

J'ai fermé mon livre et l'ai posé sur mes genoux.

– C'est un pauvre type, ai-je dit.

Elle s'est retournée pour voir où il s'était assis.

– Je ne connais personne à Long Beach, a-t-elle soufflé.

– Il ne cherche pas à être votre ami.

– Il a été gentil.

Le doux balancement de l'autocar donnait l'impression que nous avions pénétré dans une mare peu profonde sur laquelle nous flottions. Le voyage allait durer toute la journée, entrecoupé d'un repas et deux pauses cigarettes. J'ai repris mon livre.

Adossée à l'accoudoir que nous partagions, la fille regardait le paysage verdissant en fronçant les sourcils. Au bout d'un petit moment, elle m'a demandé :

– Vous croyez que je lui plais ?

– C'est certain, ai-je répondu.

Mon livre parlait d'enfants dotés de pouvoirs spéciaux. En partant à la recherche de leur ami qui s'était perdu dans la forêt, les deux autres s'étaient découvert de fugaces pouvoirs sensoriels : la fille ressentait la présence de créatures par la chaleur de la terre et, malgré la densité du sous-bois, le garçon avait repéré une congrégation de bêtes sauvages qui se rassemblaient à l'horizon. Main dans la main, les enfants s'avançaient bravement vers elles.

– Je suis présentable ?

Elle se regardait dans son miroir de poche et me l'a tendu comme s'il contenait toujours son reflet.

J'ai senti l'odeur aigre de ses paumes, qu'elle avait léchées avant de se lisser les cheveux.

– Vous êtes très bien.

À chaque pas qu'ils faisaient, le courage des enfants s'amenuisait jusqu'à ne plus être qu'une corde raide tendue sous leurs pieds. Ils continuaient à avancer, tout tremblants, mus par une conscience aiguë de l'importance du rassemblement des animaux.

– Soyez sincère.

J'ai marqué ma page. La fille était maigre et portait un short en jean coupé. Son polo, sans doute une taille enfant, était ajusté et mûr sous les aisselles. Elle avait les cheveux mous, comme collés à l'adhésif. Du correcteur recouvrait le pourtour de ses lèvres, teintant en orange ses imperfections, et le mascara donnait à ses cils une allure de câbles de ponts suspendus.

_Votre apparence n'a pas d'importance, ai-je dit. Ce qu'il veut, c'est profiter de vous, avec ou sans votre consentement, et il ne sera pas votre ami une fois que ce sera fini. Il faut vous protéger de ces hommes.

Je suis retournée à ma lecture, satisfaite d'avoir stoppé la tempête qui se levait. D'un reniflement, la fille a fait part de sa désapprobation et s'est mise à dessiner des formes sur le dossier du siège.

– Je sais ce que je fais, a-t-elle assuré.

Elle a accepté la cigarette qu'il lui offrait à l'ombre du McDonald's. Ils ont parlé de la pluie, du beau temps et du fond du bus, qui sentait les ordures emballées dans d'autres

ordures mouillées. Il lui a dit qu'elle lui rappelait une star de cinéma, mais il ne savait plus laquelle.

– Faites gaffe, l'ai-je prévenu.

– Je fais gaffe à tout, a-t-il répondu en souriant, si près de mon visage que j'aurais pu coller ma joue contre la sienne.

– Moi aussi, ai-je dit. À tout.

– Allez, a dit la fille.

Le chauffeur nous rassemblait pour partir, mais l'homme me fixait toujours.

– Vieille salope, a-t-il lâché jovialement.

– Pas un mot de plus.

Il a levé les mains d'un air narquois en signe de reddition. Son majeur à moitié nu s'est dressé au milieu des autres.

Je ne m'étais pas encore assise qu'elle était déjà sur mon dos.

– Mon dieu, a-t-elle dit, en laissant traîner sa voix.

– Faites-moi confiance, ai-je glissé. Je suis passée par là.

– J'ai cru qu'il allait vous tuer.

Nous quitions Quartzsite. L'homme avait trouvé une nouvelle place derrière le chauffeur et passé le bras jovialement sur les épaules d'un adolescent.

– L’attention est la monnaie la plus dévalorisée au monde, ai-je dit. Quand on la traite comme si elle était précieuse, on se prive de voir qu’on pourrait la trouver ailleurs. Alors qu’elle est partout, la sollicitude est partout. Vous êtes une fille magnifique. Vous avez les traits fins, des yeux pleins de bonté et une belle silhouette. Et vous voyez, maintenant, vous faites comme si personne ne vous avait jamais fait de compliment.

– Eh bien, dit-elle.

– Ce que je dis, c’est que vous feriez mieux de vous attribuer une grande valeur. Vous devriez étudier le sujet sous tous les angles. Sa sollicitude à lui, c’est une pièce d’un penny posée sur un monument. Offrez vos prières au monument, pas à la pièce.

Elle s’est pincé les lèvres. Chacun de ses mouvements avait l’air d’un petit miracle, comme chez toutes les jeunes femmes. J’ai essayé de me rappeler à quoi je ressemblais à son âge, mais je ne voyais qu’une fille perdue dans les bois.

– Vous voyez ce que je veux dire ? ai-je demandé.

La voir y réfléchir m’a arraché un frisson. C’était agréable de susciter de l’intérêt chez une tierce personne. Je voulais en dire plus mais je me suis retenue, pour la laisser me flatter de sa considération. Dehors, le paysage commençait à donner des fruits. Nous longions lentement une succession de vergers et d’étals de bord de route. J’ai ouvert mon livre pour retourner au rassemblement des animaux dansant à

l'unisson.

– Vous lisez quoi ?

– Une histoire sur des enfants magiques.

– Magiques, a-t-elle répété, perdue. C'est un livre pour enfants ?

– Puisque vous me posez la question, je me sens plus calme lorsque je lis des histoires écrites pour les jeunes.

– D'accord, a-t-elle dit. Faut croire que je ne comprends pas.

– Vous n'avez pas besoin de comprendre.

Nous avons changé de sujet.

– Vous savez, m'a-t-elle dit. Je viens de comprendre qu'il allait vouloir qu'on se revoie.

– Vous n'avez personne qui puisse vous héberger ?

– Mon père est quelque part là-bas, a-t-elle dit. À Lakewood, je crois. Je ne sais pas.

– Vous ne savez pas quoi ?

– Je ne sais pas.

Elle s'est frotté l'œil avec le dos de sa main.

– Vous devriez avoir un point de chute.

– C’est exactement pour ça que je parlais à ce type, si vous n’avez pas saisi.

Une partie de son mascara avait levé le camp pour former un halo mouillé autour de son œil droit.

– Il avait l’air pas mal et vous avez tout fichu en l’air.

J’ai essayé d’imaginer ce qu’un personnage bienveillant ferait dans mon livre.

– Vous devriez venir chez moi, ai-je dit. Vous avez besoin d’un endroit sûr.

– Chez vous ?

Elle a levé un coin délicat de sa lèvre. Je l’imaginais regardant la télévision sur le ventre dans mon salon, en grignotant des shamallows sortis d’une boîte de céréales.

– Bien sûr, ai-je dit. Pour quelques nuits. Le temps de retomber sur vos pieds.

Elle a ri.

– Non. Je ne sais pas. On verra. Comme vous avez tout fichu en l’air, vous m’en devez une.

– Vous avez raison, je vous en dois une.

Sans réfléchir, je lui ai pris le menton pour essuyer du pouce les coulures de maquillage. La fille a accepté le mouvement sans broncher. Elle regardait ailleurs. Tout en la nettoyant,

je songeais au vaste système de paiements et de dettes.

Mon appartement était exactement tel que je l'avais laissé. Les draps, tirés sur le matelas posé au sol, se fondaient dans le blanc de la moquette et des murs nus, donnant à l'ensemble un aspect propre et institutionnel. Le coin cuisine, seulement séparé du reste par un changement de sol et flanqué de plans de travail en mélaminé blanc, était fonctionnel et étouffant. L'endroit, dans sa totalité, était immaculé : une seule pièce, mais cela me suffisait. J'ai branché la télévision et ouvert les fenêtres. Je trouvais apaisant de me souvenir que je pouvais faire contenir l'inventaire complet de mes biens dans un aussi petit espace. Il y avait de grandes piles de livres aux quatre coins de l'appartement, et d'autres sur la petite table pliante. J'ai humidifié une serviette en papier et essuyé la poussière sur les plans de travail.

Elle se tenait près de la porte, écrasée sous le poids de ses deux sacs à dos pleins à craquer. Au lieu d'en porter un à chaque bras, elle avait le premier dans le dos et l'autre sur la poitrine, posé sur son ventre. Ils se contrebalançaient, leurs poids équivalents lui permettant de se tenir droite.

– Mets-toi à l'aise. Tu veux un verre d'eau ?

– Si vous n'avez pas de bière, a-t-elle répondu maladroitement, comme si elle avait lu quelque part que des gens disaient de telles choses mais n'avait jamais elle-même essayé.

Il a fallu que je me rappelle que je ne l'avais pas forcée à me suivre, qu'elle m'avait accompagnée de son plein gré dans le taxi, puis chez moi sans prêter la moindre attention ne serait-ce qu'au nom des rues.

J'ai pris deux verres dans le placard, que j'ai rincés avant de les remplir au robinet.

– Pose tes affaires où tu veux.

Penchée vers l'avant, elle a tendu les bras devant elle. Le sac s'est décollé de sa poitrine pour aller violemment s'écraser par terre. Elle s'est redressée pour se débarrasser du second dans son dos de la même manière, en se laissant presque tomber avec.

– Ça fait du bien d'être debout, a-t-elle dit.

– C'est poussiéreux ici, ai-je remarqué, m'adressant davantage à la poussière qu'à elle.

– Vous êtes partie combien de temps ? a-t-elle demandé en reniflant le verre d'eau que je lui avais tendu.

Je ne savais pas trop si elle essayait de détecter des odeurs dans l'eau ou dans le verre lui-même.

– Pardon, pas de glaçons, ai-je dit.

Nous avons bu notre eau en silence. Elle avait un goût métallique, à moins que j'aie inventé ce goût pour comprendre ce qu'elle ressentait. Je trouvais que l'empathie

était une compétence belle et précieuse, et j’essayais de la pratiquer au moins une fois par jour. Tandis que nous buvions, j’ai baissé les yeux vers son sac pour essayer d’y repérer son nom. Elle a tendu le cou vers la pile de prospectus publicitaires près de la porte.

– Je ne suis là que la moitié de l’année, ai-je expliqué.

J’ai balayé de la main le plan de travail pour envoyer tout le courrier qui traînait dans la poubelle.

– Le reste du temps, je suis au Texas avec mon frère.

– Votre frère est au Texas ?

Tout d’un coup, elle a eu l’air très fatiguée.

– C’est ça. Le Texas et moi nous occupons de lui chacun à notre tour.

– Vous faites quoi ? a-t-elle demandé. Ici, je veux dire.

– Je lis et je vais au cinéma, et je suis des cours au centre social. Dactylographie d’entreprise, dynamique de la chaîne logistique, ce genre de choses.

Ses paupières tombaient à tel point qu’elle dormait peut-être déjà debout.

– Cool, a-t-elle dit. Cool.

– Tu veux t’allonger ?

– Je ne veux pas prendre de place.

Comme pour me prouver que c'était possible, elle s'était calée dans un coin, les bras croisés devant elle, le verre vide collé contre le bras du dessus. Elle regardait le lit, posé comme un autel au milieu de la pièce.

– Allonge-toi, je t'en prie, ai-je dit. Je vais te laisser seule.

J'ai rincé son verre dans l'évier. Elle n'était pas encore à l'horizontale qu'elle dormait déjà. J'ai posé ses deux sacs l'un sur l'autre près de la porte et je suis allée faire le ménage.

La salle de bains était telle que je l'avais laissée, avec ses petits flacons alignés dans l'armoire à pharmacie. J'ai en ai choisis deux pour plus tard.

La douche a crachoté comme si elle était rouillée. La puanteur humaine du bus s'était insinuée sous ma peau et dans mes cheveux, dans les plis à l'intérieur de mon nez et de mes oreilles. Je la sentais se faufiler dans mon sang. J'étais devenue l'équivalent corporel d'un jean mouillé. Qu'elle abîme mes draps n'était pas un problème. J'ai songé à l'alternative : laisser ce monstre dans le bus l'emmener avec lui pour la doigter à l'arrière d'une Camaro où il vivait sans doute. L'eau creusait des zébrures dans ma peau, mais je ne pouvais pas la faire pénétrer assez profondément, même en tirant sur les lobes de mes oreilles, même en ouvrant grand la bouche pour la faire descendre dans ma gorge. Le bus avait laissé en moi le genre de tache qui s'enroulait autour de mes cellules animales. M'en débarrasser allait exiger des

semaines de vie pure. J'allais devoir jeter les draps.

Mon frère et moi étions le genre d'enfants capables de nous divertir toute une après-midi avec des jeux de notre invention. Nous jouions à l'Orphelin et le Soldat, en criant d'un bout à l'autre du jardin. Ou à la Loterie des Feuilles, où le gagnant pouvait fixer les règles jusqu'à la fin de l'heure, imposer par exemple que les mûres deviennent notre seule nourriture ou nous interdire d'appeler à l'aide. Il avait dix ans de plus que moi et il était mon seul protecteur. Il lui arrivait de ne pas rentrer à la maison pendant plusieurs jours, ce qui, à la campagne, n'était pas une tâche facile. Il s'était sans doute dressé un camp quelque part.

Une fois, il était parti depuis une semaine lorsqu'ils m'ont envoyée le chercher. La luzerne polymorphe / le gratteron filait mes collants. Ce devait être un dimanche, et il me semble qu'il faisait froid. Je l'ai cherché derrière la resserre et près du grand chêne, le long du ruisseau, après la rive plate, au-delà des endroits où nous nous étions aventurés ensemble. Je criais son nom, je jetais des bâtons pour effrayer les animaux. J'ai retiré mes chaussures qui me serraient et j'ai laissé les cailloux mordre mes pieds à travers le nylon. Je me suis assise et j'ai attendu encore une heure ou deux après avoir oublié si c'était lui qui était perdu, ou si nous l'étions tous les deux, ou bien si c'était moi et moi seule qui ne savais plus où j'étais.

En entendant les branches qui craquaient et tombaient, je me suis tendue vers la source du son. Le soleil venait

de disparaître et les formes changeaient dans l'obscurité nouvelle. J'ai planté fort les dents dans mon pouce, que je m'étais mise à sucer sans m'en rendre compte.

Il a émergé de la forêt, qui s'est refermée derrière lui comme un rideau. Il était torse nu malgré le froid et plus maigre qu'à l'accoutumée, sa peau semblait distendue sur son corps comme un sac en kraft sur une poire. Il m'a demandé pourquoi j'avais peur. L'air autour de moi était le même que l'air dans mon corps.

Il s'est agenouillé par terre et a formé un berceau avec ses bras. Nous avons déjà joué à l'Enfant et le Berceau. Je me suis roulée en boule et ses jambes ont formé comme une grosse branche sous mon dos. Ses bras étaient aussi froids que n'importe quelle branche plus fine.

– Avant d'avoir des poils et de devenir dangereux, on était tous des bébés, a-t-il dit. Tu le savais ?

– Oui, ai-je menti.

Je ne pouvais imaginer mon frère que sous les traits d'un homme complet, même à cette époque où il était jeune. Je savais déjà qu'un jour, il mettrait enfin notre mère dehors pour que nous puissions n'être que tous les deux. Le champ de notre avenir partagé était trop difficile à gérer. Ses mains étaient des mains et mon corps était une poupée qui tête.

Elle courait dans son sommeil. Ses jambes tressautaient. Quand je me suis allongée, elle a instinctivement roulé vers moi. J'ai envisagé la possibilité qu'elle soit en train de rêver de l'homme dans l'autocar et, à cette idée, l'espace d'un instant, je me suis sentie envahie d'un trille de chagrin et de rage. Je l'avais sauvée de ses griffes et elle ne comprenait pas encore à quel point elle devrait m'en être reconnaissance. Je l'ai imaginée en sang dans une ruelle, les tripes déchirées par un tesson de bouteille ; ou peut-être serait-elle démembrée et déposée en morceaux dans un parc, suintante comme un ver coupé en deux. J'ai songé à ses cheveux attachés à une bouée, le miroitement d'un bout d'os blanc de sa gorge béante attirant l'attention d'un pêcheur. Mais elle était là, en un seul morceau dans ce contenant sur laquelle elle pouvait compter.

Je me suis approchée et elle s'est blottie contre moi. Ses lèvres plantées dans la peau tendue entre mon aisselle et mon sein. J'étais nue depuis la douche. Elle a fait semblant de dormir pendant un instant, puis elle a ouvert les yeux et regardé le mur par-dessus mon épaule. Elle devait peser dans les cinquante kilos. Au bout d'un moment, je me suis dégagee pour aller préparer le dîner.

– Tu aimes la soupe de tomate ? ai-je demandé depuis la cuisine. Je vais devoir la faire avec de l'eau.

Je n'ai pas eu de réponse, mis à part une petite toux.

– Tomate ? ai-je demandé. Ou poulet vermicelle ?

Elle s'est assise dos à moi.

– Voilà ce qu'on va manger si on opte pour le poulet vermicelle, ai-je dit en examinant l'étiquette.

J'ai lu, tout en faisant tourner machinalement sous mon doigt l'un des petits flacons.

– Bouillon de poule, pâtes enrichies dont farine de blé dur, blanc d'œuf déshydraté, niacine, sulfate de fer, mononitrate de thiamine, riboflavine, acide folique.

Son silence est venu à ma rencontre, elle aurait pu tout aussi bien envoyer voler la soupe que je tenais d'un grand geste du bras. Que de cruauté chez une fille par ailleurs si adorable.

– Tu m'entends ? Viande de poulet cuite, ai-je continué, plus fort. Carottes, amidon de blé modifié, sel marin naturel appauvri en sodium, graisse de poulet, céleri, poulet cuit mécaniquement séparé, glutamate monosodique. Sel, sucre, maltodextrine, oignons, huile de maïs, extrait de levure.

Je me suis assise à côté d'elle sur le lit, j'ai ébouriffé ses cheveux.

– Il faut que tu manges, ai-je dit.

Elle n'a pas bougé. Elle n'était pas dérangée par ma nudité, ni par rien d'autre chez moi. C'était comme si nous nous connaissions depuis très longtemps, depuis toujours, ou

peut-être que nos vies venaient de commencer, mais dans tous les cas, elle plongeait un regard lucide dans mon cœur et me pardonnait déjà tous mes péchés futurs.

– Amidon modifié, ai-je dit plus doucement. Extraits d'épices, amidon de maïs, bêta-carotène, isolat de protéines de soja, phosphate de sodium, arôme poulet, dont poudre de poulet.

J'ai pressé les doigts dans sa chair et posé les lèvres sur son épaule.

– C'est important de prendre conscience de tous les angles, ai-je dit.

Elle m'a laissée l'entraîner vers la table et s'est assise pendant que je préparais son repas.

– Un seul couvert, ai-je dit.

Nous allions tellement nous amuser toutes les deux et apprendre tant de choses. Les filles chanceuses dans son genre n'avaient pas la capacité de se montrer vraiment reconnaissantes, alors je me suis montrée reconnaissante en son nom.

LES SORTILÈGES

Notre mère est devenue la cible de nos sortilèges. Le premier était une rougeur, conçue pour grimper le long de son bras comme de la vigne vierge. Elle l'a remarqué alors qu'elle faisait la vaisselle du petit-déjeuner et a posé le savon pour se gratter nonchalamment.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? a-t-elle dit.

C'était un sortilège mal conçu, jeté à la hâte. En s'adressant aux bonnes personnes, elle aurait pu y mettre un terme immédiatement. Par chance, elle est le genre de femme à coller un pansement sur une rougeur si elle se craquelle ou se met à saigner, le genre aussi à ignorer un souffle au cœur le jour de l'anniversaire de son enfant. Elle aimerait mourir le week-end de Pâques pour que l'on puisse recycler les lys de l'église.

La deuxième malédiction est arrivée peu après, quand les ongles de ses deux mains ont commencé à noircir et à sentir le plastique brûlé. Elle les a frottés à l'acétone. Des écailles d'ongles ont commencé à se détacher, comme si elles avaient été rasées.

– Ça doit être ce produit vaisselle, a-t-elle remarqué.

Nous avons acquiescé. Le soir, nous nous sommes roulés en boule sous des couvertures pour graver des incantations dans la paume de la main que nous partagions. Nous avions chacun aussi une main rien qu'à nous, mais c'était celle par laquelle nous étions joints qui faisait de nous des êtres spéciaux.

Le lendemain matin, elle a poussé un cri dans sa chambre et, nous précipitant là-bas, nous avons vu qu'elle n'avait plus de cheveux sur le haut de son crâne. Ses beaux cheveux jaunes, qu'elle brossait et tressait tous les soirs, étaient entas sur l'oreiller comme un chat roulé en boule à côté d'elle.

C'en était trop. Elle a dit à Philip d'attraper les clés de la voiture, qu'on filait aux urgences. C'est ce que nous avons fait, une drôle de famille sur la banquette avant de la Classic, qui jouait avec les boutons de l'autoradio pendant qu'elle sanglotait, les ongles noirs comme un sanglier, les doigts crispés sur le sac de cheveux posés sur ses genoux, destiné à servir de preuve pour les dames de la clinique.

Nous avons dû patienter une heure et demie au milieu des autres dans la salle d'attente. Tous respiraient à l'unisson, la salle se dilatait et se contractait comme un poumon. Un homme s'était ouvert avec un couteau à fine lame et un autre avait l'air malade à cause de l'alcool. Une femme à côté de lui mangeait un hamburger une couche après l'autre, savourant la partie supérieure du pain avant de lécher la

mayonnaise de sa mie grillée. Les volets métalliques aux fenêtres se tordaient vers l'intérieur quand tout le monde inspirait. Mère sondait les profondeurs de ses cheveux ensachés comme si elle allait y trouver un joyau. Aussitôt, nous nous sommes attelés à un nouveau sortilège.

C'était une série de sales tours, mais en vérité, du début à la fin, elle a choisi son destin. Le sort que nous avons jeté est arrivé sous la forme d'une colonie de fourmis entrées en file indienne par les portes battantes en verre, et filant vers sa cheville comme si elles avaient senti du miel sous sa peau. Nous les regardions rétrécir à mesure qu'elles approchaient, jusqu'à prendre la taille d'une pointe d'épingle et même moins, si petites qu'elle ne les sentirait pas en train de courir sur sa basket, sur sa chaussette distendue puis sur sa peau nue, trouvant chacune un poil pour s'incruster dans ses pores.

Il ne lui a pas fallu longtemps, cependant, pour les sentir. Elle devait avoir l'impression que son sang bougeait indépendamment des caprices du corps, ce qui devait chatouiller étrangement à l'intérieur. Elle a serré Morris si fort que nous avons couiné. Les dames de la clinique étaient habituées aux drames mais elles n'étaient pas prêtes pour la danse violente de Mère. L'une d'elles a contourné le comptoir pour la maîtriser de ses deux mains. Les deux femmes se sont regardées et Mère s'est mise à verser des larmes de pure honte.

La femme l'a calmée et a dit :

– Vous, les jumeaux, suivez-nous.

C’était grossier de sa part de nous refuser notre intrication, alors nous avons causé un petit incendie parmi la paperasse sur son bureau. Le feu était assez grand pour faire sursauter le personnel et gâcher une carafe d’eau. Nous étions excités de découvrir l’étendue de notre pouvoir tout neuf.

La femme nous a fait entrer dans une salle d’examen avant de repartir s’occuper des dégâts sur son bureau. Très vite, un médecin est arrivé et, sans accorder d’attention à Mère, il s’est lancé dans l’examen du réseau de fine peau de bébé qui reliait nos deux bras à la main que nous partagions.

– J’ai entendu parler de vous, a-t-il dit en nous souriant.

Cela nous a ravis, alors nous avons fait en sorte que son dîner ce soir-là soit délicieux. Morris a reniflé la main du médecin.

Mère s’est agrippée à la table, sans doute que son sang se tortillait dans ses veines. Nous avons commencé à nous en vouloir un peu, mais il n’y avait rien à faire sinon attendre que les fourmis rétrécissent encore jusqu’au niveau cellulaire. Elles resteraient, leurs antennes formeraient une masse de villosités dans son intestin grêle, mais Mère n’en tirerait peut-être aucun inconfort. Le médecin nous demandait comment nous faisions pour nous habiller et dormir et, pendant qu’elle se débattait, Philip expliquait les sièges partagés et les chemises sur mesure.

– Retirez-moi ces démons, a-t-elle crié, d’une voix terriblement rauque.

Le médecin a jeté un œil sur son dossier et l’a reposé.

– Je ne sais pas trop par où commencer, a-t-il dit, en sortant un otoscope pour nous examiner les oreilles. Votre dossier fait mention d’une rougeur et d’une chute de cheveux, mais je n’irais pas jusqu’à conclure à la présence d’un ou de plusieurs démons.

– Ces garçons... a-t-elle dit, avant que Morris ne pose doucement la main sur elle pour lui ôter la parole.

Comme elle nous pointait du doigt, nous nous sommes concentrés jusqu’à ce que la noirceur de ses ongles s’étale. Le doigt et l’ongle sont tombés par terre comme une croûte de pain. Le mal s’est étendu de son doigt à son bras et elle le regardait, réduite à un pantomime de sanglots. Le médecin a commencé à tester nos réflexes à l’aide d’un maillet en caoutchouc, en s’émerveillant de leur communicabilité.

– Je me demande parfois ce que ça ferait d’avoir un double-fils a glissé le gentil médecin.

Et nous avons ri à n’en plus finir.